



André Durand présente

‘ ‘Le prince travesti ou l’aventurier illustre’ ’ (1724)

comédie en trois actes de MARIVAUX

pour laquelle on trouve un résumé

puis un commentaire

Bonne lecture !

Résumé

À une époque incertaine, en Espagne, le prince de Léon, qui a pour valet Arlequin, après une déception amoureuse, est parti parcourir le monde sous le nom de Lélió afin, avant de régner, d’apprendre à mieux connaître la nature humaine pour pouvoir gouverner, et, éventuellement, de trouver sa future épouse. S’étant engagé dans l’armée du royaume de Barcelone, il remporte une victoire décisive contre le roi de Castille. Il devient alors le favori de la princesse régnante qui le met à la tête du gouvernement, et lui offre son cœur. Il aurait bien aimé lui donner le sien ; mais il en avait déjà disposé en chemin en faveur d’une jeune dame mariée, Hortense, qu’il avait sauvée des brigands, près de laquelle il avait passé quelques jours. Quand l’ambassadeur du roi de Castille vient demander en mariage la princesse, ce qui assurerait la paix, voulant sonder le cœur de Lélió, elle remet à Arlequin une lettre qu’il devra donner, comme venant de son maître, à Hortense, qui se trouve être la jeune parente de la princesse et sa confidente. Elle, qui est devenue veuve, reconnaît en Lélió l’homme qui avait su un an auparavant provoquer en elle (et réciproquement) une fulgurance amoureuse. Aussi n’en fait-elle pas l’aveu à la princesse, au nom de son amitié pour elle, mais écrit à Lélió une lettre qu’elle charge Arlequin de lui remettre. Le valet prétend l’avoir égarée en chemin parce que, s’il est fort dévoué à son maître, lui et sa maîtresse, Lisette, aiment l’argent, et il s’est laissé corrompre par le vieux ministre Frédéric qui, furieux d’avoir été supplanté, cherche à perdre Lélió en faisant savoir à la princesse qu’il est amoureux d’Hortense. La lettre revient à la princesse. D’abord furieuse, car elle est passablement violente et, de plus, souveraine absolue, elle s’apaise cependant, et fait si bien que, magnanime, elle unit Hortense et Lélió, qui de prince de Léon est devenu roi d’Aragon. Elle-même se console de ce mariage en épousant le roi de Castille, qui, lui aussi déguisé, s’était présenté à elle sous le nom de son ambassadeur afin d’étudier son caractère plus à l’aise.

Commentaire

“*Le prince travesti*”, première pièce que Marivaux écrit après la mort de sa femme, et dans l'état de besoin où l'avait mis la banqueroute du système financier de John Law, dont les personnages lui furent inspirés par son premier contact avec la Cour, souvent traitée d'«inclassable» par des commentateurs troublés, appartient au genre de la «comédie de cape et d'épée», est à la fois une comédie d'amour, une comédie d'intrigues politiques, dans une ambiance féerique. C'est une œuvre lourde, dense et angoissée, étonnante d'intelligence, riche de combats dialectiques, de luttes verbales, de joutes d'esprit où l'échange est plus important que la victoire.

La situation est complexe : la princesse aime Lelio qui aime Hortense et qui en est aimé en retour ; Lelio porte un double masque et possède un double secret : il ne peut dévoiler son amour pour Hortense et cache sa véritable identité ; Hortense est à la fois l'amie confidente des amours contrariés de la princesse et la femme amoureuse de Lelio ; le roi de Castille se fait passer pour son ambassadeur, et son identité n'est révélée qu'à la fin de la pièce. On a droit à des scènes de reconnaissance (Lelio / Hortense), des scènes de cape et d'épée (Lelio, «*l'illustre aventurier*», est venu au secours des deux femmes), des scènes de roman picaresque (Arlequin et Lisette cherchant tous les moyens pour extirper le maximum d'argent...), une scène surtout (II, 10), où le rôle d'Hortense atteint à des accents d'une grande pureté : toute coquetterie, tout amour-propre ont disparu à un moment où elle tremble pour la vie de l'homme qu'elle aime, scène qui montre ce que Marivaux aurait pu faire dans le genre tragique. Et il y mêla, avec Arlequin, un peu de bouffonnerie, sa naïveté venant ici et là apaiser deux situations amoureuses au bord du tragique, un affrontement impacable entre deux femmes, et une négociation entre maisons royales qui pourrait mener à des combats de frontières. La pièce souffre donc d'un manque d'unité : la princesse de Barcelone semble circuler dans un drame, son amie, Hortense, dans une comédie sentimentale.

Comme la plupart des pièces de Marivaux, celle-ci se soucie peu de réalisme et d'Histoire. Le spectateur doit accepter de croire à la convention : Espagne imaginaire, de carton-pâte, «*forêt enchantée*», personnages qui recourent aux déguisements avec une facilité déconcertante, monde d'aristocrates qui se reconnaissent et se marient entre eux, valet supposément espagnol qui parle et raisonne comme un paysan français. Alors que son théâtre se déroule habituellement dans des lieux abstraits qui ne font qu'évoquer de loin une réalité qu'ils n'imitent jamais, il donna ici pour cadre à l'action Barcelone, mais c'est un royaume sans consistance, un simple support poétique.

Si Marivaux choisit l'Espagne, ce fut peut-être parce que la France et l'Espagne étaient alors deux royaumes étroitement liés, leurs souverains étant proches parents : Philippe V, roi d'Espagne, était le petit-fils de Louis XIV, dont le roi de France (Louis XV) était l'arrière-petit-fils. Louis XIV, fils d'une infante espagnole, avait d'ailleurs lui-même épousé Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne, Philippe IV... Ces liens consanguins, prétextes à des guerres de succession entre les deux nations, eurent des répercussions également sur le plan de l'imaginaire. Après avoir terrorisé l'Europe pendant le Siècle d'Or, l'Espagne était alors décadente et inoffensive. Mais l'engouement pour ses lettres et sa culture subsistait, et il existait toujours en France le goût pour un exotisme espagnol puisé dans les cycles héroïques, les romans de chevalerie et les récits de découvreurs. Et Marivaux put avoir voulu imiter la dramaturgie espagnole qui fourmille de tragi-comédies romanesques qui célèbrent l'amour, abondent en péripéties, et rendent loquace le valet sensuel importé d'Italie.

Cette comédie pourrait être qualifiée de tragi-comédie, car des épisodes tragiques y ont un dénouement heureux, voire désinvolte. On peut y voir l'une des pièces les plus shakespeariennes de Marivaux, et la rapprocher de “*La nuit des rois*” : atmosphère de songe flottant au milieu de nulle part, brillant du dialogue, coups de baguette de l'auteur faisant brusquement verser le rire dans la gravité. Par son romanesque exacerbé (hautes naissances, princes qui voyagent incognito, brigands), la pièce s'apparente également au drame romantique qui allait dominer le siècle suivant (avec, en particulier, Victor Hugo).

On peut aussi voir dans cette seule pièce de Marivaux où, aux intrigues sentimentales, aux affrontements entre maîtres et valets, se mêlent les enjeux du politique, une tragédie. En effet, l'espace est tragique : c'est un palais labyrinthique dans lequel Arlequin ne cesse du reste de se perdre. L'atmosphère en est une d'enfermement, de clôture et de surveillance. Tous les personnages

se sentent observés, épiés, ne cessent de déclarer : «*Quelqu'un peut venir*», «*Nous avons des témoins*», «*Peut-être actuellement sommes nous observés l'un et l'autre*». Tout y fait peur, tout y fait signe : les mots, les yeux, le silence.

Cette tragédie est à la fois racinienne et cornélienne.

Elle est racinienne en ce sens que le dilemme que connaissent les personnages principaux est le même que celui qu'on trouve dans "*Bajazet*" de Racine, où la sultane Roxane aime Bajazet qui aime Atalide et en est aimé en retour, où Bajazet fait donc face à un dilemme : soit il épouse Roxane et reste en vie, soit il confesse son amour pour Atalide et meurt. La situation est la même dans "*Le prince travesti*" puisque le prince risque sa vie s'il avoue son amour pour Hortense, et refuse d'épouser la princesse. Hortense joue comme Atalide un rôle de confidente et d'intermédiaire (l'amitié sincère qu'elle éprouve pour la princesse rend du reste sa situation encore plus douloureuse : elle doit faire le choix de l'amitié ou de l'amour. On trouve le même univers carcéral, le même pouvoir tyrannique de la princesse : «*Non, ma chère, je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens, et pour plus de sûreté, à toutes les portes de la ville vous trouverez des gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi.*» (II, 4).

D'autre part, la pièce est cornélienne parce qu'elle est travaillée par des valeurs héroïques : Léléo a remporté une bataille et sauvé l'État. Il est courageusement venu au secours d'Hortense attaquée par des voleurs. Il se fait une haute idée du pouvoir contrairement à l'ambitieux et machiavélique Frédéric (dont la figure est construite en contrepoint à la figure héroïque) : «*Qui est-ce qui n'aimerait pas à gouverner?*» demande-t-il à Léléo qui répond : «*Celui qui en serait digne* ». Lui et le roi de Castille en cachant leur identité renoncent aux facilités que leur donnerait leur statut royal : ils doivent ainsi actualiser authentiquement leurs mérites personnels et ressentent du reste l'un pour l'autre estime et respect : le roi de Castille déclare : «*Je dis que je l'estime... Je veux le combattre généreusement comme il le mérite*» (II, 8), La princesse, dans la dernière scène, fait preuve d'une grandeur cornélienne qui ne parvient pas à faire oublier la bassesse de ses partenaires, notamment celle de l'intrigant Frédéric, ministre tentant toutefois de se justifier en une longue tirade («*J'ai cru bien servir l'État et la princesse en tâchant d'arrêter votre fortune ; [...] Vous m'avez cru jaloux de vous quand je n'étais inquiet que pour le bien public.*») que ponctuait la courte réplique désabusée d'Arlequin : «*Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon, faute de savoir faire une harangue.*» (II, 13). Elle pardonne généreusement à Hortense et à Léléo, et accepte d'épouser le roi de Castille (pour assurer la paix entre leurs deux États ou / et par estime pour lui : «*J'ai grande idée d'un prince qui sait choisir des ministres aussi estimables que vous l'êtes*».

Il reste que la pièce est une comédie, son aspect héroïque ou politique étant en partie neutralisé :

- Par le couple valet-soubrette qui répond symétriquement au couple des maîtres.

- Par l'intrigue sentimentale : Léléo si héroïque dans l'action physique, si généreux dans sa morale politique, se laisse mener par Hortense dans le domaine amoureux. Il se crispe dans une attitude de dépit amoureux qui frôle l'aveuglement (I, 5) et mesure mal le dilemme dans lequel elle doit se débattre. Marivaux peignit le triomphe de l'amour véritable sur les obstacles extérieurs.

- Par le personnage d'Arlequin en qui on peut voir le double burlesque de la princesse, sa fonction étant, comme pour elle, de décoder les mots, les regards : surveillés par en haut (la princesse) les personnages le sont aussi par en bas (Arlequin). Étant donné le personnage type qu'il est, qui appartient à la «*commedia dell'arte*» (jeu très théâtralisé et très physique, *lazzis*), ce décodage se fait de façon burlesque, dans une langue truculente (il aime autant «*conter*» que «*compter*»), mais il n'en demeure pas moins que, naïf par certains aspects, il fait montre de discernement : en I, 3, «*Ce benêt-là se serait-il aperçu de ce que je suis*» se demande Léléo, et en II, 10, Arlequin dit à la princesse : «*Et voilà que je vous découvre le pot aux roses, peut-être que je ne vous dis pas les mots mais je vous dis la signification du discours, et le tout gratis...*»). Jouet d'un ministre ambitieux et d'une coquette de profession, il est le seul personnage de cette pièce qui ne soit pas double (la duplicité des autres, cela dit, peut être sincère et sans malice) ; proche de la nature, il juge la civilisation avec moins de naïveté que le type traditionnel du valet italien, mais il n'est pas encore Figaro : il faudra attendre à la fin du siècle pour que le valet français soit définitivement fixé dans son talent pour l'intrigue. Il finit par jouer un rôle dans l'action dramatique en cherchant à assouvir sa soif pulsionnelle (d'argent, de nourriture

et de femmes.) À II, 10 dans sa tirade devant la princesse et Frédéric, il rejoue avec jubilation, en sautillant autour d'eux, la scène qu'il vient de vivre avec Frédéric (numéro de théâtre dans le théâtre dans lequel il endosse alternativement son rôle et celui de Frédéric) : « *Tenez, Madame, voilà comme cela est venu...* »

- Par le dénouement heureux, mais légèrement grinçant, rapide, apparemment incomplet (une accalmie et non une résolution). Dans cette issue incertaine, dans cette faille béante, apparaît toute la subversion d'un écrivain qui, montrant les aléas de l'existence humaine, ne conclut pas.

Si la pièce est censée se passer en Espagne (ce pourrait être au XIIe siècle au moment de la guerre entre l'Aragon et la Castille), c'est surtout la France de la Régence qui nous est donnée à voir : période d'entre-deux où les valeurs de l'ancien régime battaient de l'aile. La pièce fait ainsi l'étalage de toute une corruption : Frédéric achète Arlequin pour qu'il l'aide à démasquer Lelio, Lisette vend ses charmes, l'ambassadeur promet une récompense à Lelio s'il accepte de ne pas épouser la princesse, Hortense, pour sauver Lelio, promet aussi une récompense à Frédéric. Le comique naît, entre autres causes, de la friction entre l'ordre établi et la revendication d'une nouvelle donne sociale, l'apparition d'une société nouvelle pas forcément meilleure, où l'argent règne en maître, dans laquelle les pouvoirs sont contestés. '*Le prince travesti*' est la pièce où la voix du Marivaux journaliste et observateur de son temps se fit le plus entendre.

Marivaux, presque à son début, avait déjà des ennemis et, comme on craignait une cabale, '*Le prince travesti ou L'illustre aventurier*' ne fut pas annoncé. La pièce fut créée le 5 février 1724 par les Comédiens-Italiens à l'Hôtel de Bourgogne. Elle connut dix-huit représentations, ce qui était alors un grand succès ; elle fut même l'un des deux plus grands succès que Marivaux obtint de son vivant. Elle reçut un compte rendu favorable dans "Le Mercure" : « Il faut avouer que cette manière d'écrire n'est pas tout à fait naturelle ; elle a quelque chose d'éblouissant qui va jusqu'à la séduction. ». Mais son caractère composite, disparate, son manque d'unité, déplurent aux autres critiques, outrés surtout du fait que cette pièce ne leur ait pas été annoncée.

Elle fut reprise en 1729. Mais elle resta ensuite longtemps méconnue, tenue dans l'ombre.

Il fallut attendre la seconde moitié du XXe siècle pour que des metteurs en scène s'y intéressent, et la renouvellent :

- En 1970, Jo Tréhard, au Théâtre-Maison de la culture de Caen, plaça l'action dans une salle des pas perdus fermée sur la vie du dehors...

- En 1974, Daniel Mesguish, au Théâtre du Miroir, conçut un décor de velours noir, ménagea des étreintes, des chuchotements, des cris, des râles de folie, des fleurs, du sang...

- En 1983, Antoine Vitez la présenta à Chaillot. Il écrivit : « On lit Marivaux et on entend Mozart. Tel doit être le style de la mise en scène, comme celui d'un opéra... Les airs seront détachés du dialogue, on les donnera au centre de la scène, face au public. Il faudra maintenir la rigidité de la forme, ne pas la laisser amollir par quelque factice vérité de jeu. » Il établit un dispositif scénique très dépouillé, très froid, d'un blanc laqué (la couleur venant des seuls éclairages et du ciel, au fond de la perspective, qui passe par toutes les nuances du bleu) ; ce dispositif tout en lignes de fuite n'était brisé que par l'arbre aux fruits d'or (pommier stylisé, seul reste d'un jardin des Hespérides) dans lequel Arlequin grimpaît, virevoltait, se cachait, se lovait, tandis que la princesse figée, seule, abandonnée y accolait son désespoir d'héroïne tragique. Cette mise en scène tira donc la pièce davantage vers la tragédie que vers la comédie.

- En 1992, à Montréal, Claude Poissant, dans un spectacle sobre et fort, intelligent, limpide, et d'une beauté profonde, unifia la pièce, évita les clins d'œil, le raccolage et la tentative de « faire actuel ».

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)